

Chapitre 19 – Les vertus de l’apologue

Table des matières

Chapitre 19 – Les vertus de l’apologue	1
Texte 1 La Fontaine, « Le pouvoir des Fables », 1668, p.232.....	2
Texte écho Tite-Live, « L’apologue des membres et de l’estomac », I ^{er} siècle av. J.-C., p.234	4
Texte 2 La Bruyère, « De la société et de la conversation », 1688, p.235.....	6
Texte 3 Perrault, « Cendrillon », 1697, p.236.....	8
Texte 4 Voltaire, « Petite digression », 1766, p.238	11
Texte écho Schopenhauer, « Aphorismes sur la sagesse dans la vie », 1851, p.239	13

Texte 1 La Fontaine, « Le pouvoir des Fables », 1668, p.232

Cette fable est dédiée à M. de Barillon, ambassadeur auprès du roi d'Angleterre Charles II et chargé de rallier l'Angleterre à la France en guerre contre l'Espagne, l'Autriche et la Hollande. Après une longue dédicace, La Fontaine argumente au moyen d'une fable dans la fable.

Dans Athènes¹ autrefois peuple vain et léger,
Un Orateur voyant sa patrie en danger,
Courut à la Tribune ; et d'un art tyrannique,
Voulant forcer les cœurs dans une république,

5 Il parla fortement sur le commun salut.

On ne l'écoutait pas : l'Orateur recourut
À ces figures violentes
Qui savent exciter les âmes les plus lentes.
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put.

10 Le vent emporta tout ; personne ne s'émut.

L'animal aux têtes frivoles
Étant fait à ces traits, ne daignait l'écouter.
Tous regardaient ailleurs : il en vit s'arrêter
À des combats d'enfants, et point à ses paroles.

15 Que fit le harangueur² ? Il prit un autre tour.

Cérès³, commença-t-il, faisait voyage un jour
Avec l'Anguille et l'Hirondelle :
Un fleuve les arrête ; et l'Anguille en nageant,
Comme l'Hirondelle en volant,

20 Le traversa bientôt. L'assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix : Et Cérès, que fit-elle ?
– Ce qu'elle fit ! un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoi, de contes d'enfants son peuple s'embarrasse !
25 Et du péril qui le menace
Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet !
Que ne demandez-vous ce que Philippe⁴ fait ?
À ce reproche l'assemblée,
Par l'Apologue réveillée,
30 Se donne entière à l'Orateur :
Un trait de Fable en eut l'honneur.
Nous sommes tous d'Athène en ce point ; et moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,
Si Peau d'âne m'était conté,
35 J'y prendrais un plaisir extrême,
Le monde est vieux, dit-on : je le crois ; cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

Jean de La Fontaine, « Le pouvoir des Fables », *Fables*, VIII, 4, 1668.

1. Athène est ici écrit sans -s pour des raisons de versification.
2. Personne qui discourt indéfiniment.
3. Déesse romaine de l'agriculture, des moissons et de la fécondité.
4. Philippe II de Macédoine, qui menace d'envahir la Grèce.

Texte écho Tite-Live, « L'apologue des membres et de l'estomac »,

I^{er} siècle av. J.-C., p.234

Dans cet extrait, Tite-live raconte comment les soldats, issus de la plèbe (le peuple), ont quitté Rome et se sont retirés sur le mont Sacré, à quelque distance de la ville, en rébellion contre les patriciens, classe sociale dirigeante privilégiée.

L'effroi était au comble dans la ville ; une défiance mutuelle tenait tout en suspens. La portion du peuple abandonnée par l'autre craignait la violence des patriciens ; les patriciens craignaient le peuple qui restait dans la ville, et ne savaient que souhaiter de son séjour ou de son départ. Combien de temps la

5 multitude retirée sur le mont Sacré se tiendrait-elle tranquille ? Qu'arriverait-il si quelque guerre étrangère survenait dans l'intervalle ? Il n'y avait plus d'espoir que dans la concorde¹ des citoyens ; il fallait l'obtenir à quelque condition que ce fût.

Le sénat décida d'envoyer Ménénus Agrippa haranguer² la plèbe : c'était un homme qui savait parler et il avait les faveurs de la plèbe dont il était issu.

10 Autorisé à entrer dans le camp, il se borna, dit-on, à raconter l'histoire suivante, dans le style heurté de ces temps éloignés. « Autrefois le corps humain n'était pas encore solidaire comme aujourd'hui, mais chaque organe était autonome et avait son propre langage ; il y eut un jour une révolte générale : ils étaient tous furieux de travailler et de prendre de la peine pour l'estomac, tandis que

15 l'estomac, bien tranquille au milieu du corps, n'avait qu'à profiter des plaisirs qu'ils lui procuraient. Ils se mirent donc d'accord : la main ne porterait plus la nourriture à la bouche, la bouche refuserait de prendre ce qu'on lui donnerait, les dents de le mâcher. Le but de cette révolte était de mater³ l'estomac en

l'affamant, mais les membres et le corps tout entier furent réduits dans le même temps
20 à une faiblesse extrême. Ils virent alors que l'estomac lui aussi jouait un rôle,
qu'il les entretenait comme eux-mêmes l'entretenaient, en renvoyant dans tout
l'organisme cette substance produite par la digestion, qui donne vie et vigueur,
le sang, qui coule dans nos veines. »

Par cet apologue, en montrant comment l'émeute des parties du corps ressemblait
25 à la révolte de la plèbe contre les patriciens, il les ramena à la raison.

On s'occupa ensuite des moyens de réconciliation ; et les conditions auxquelles
on s'arrêta furent que la plèbe aurait ses magistrats à elle ; que ces magistrats
seraient inviolables ; qu'ils la défendraient contre les consuls⁴, et que nul patricien
ne pourrait obtenir cette magistrature.

Tite-Live, « L'apologue des membres et de l'estomac », *Ab Urbe Condita*, II, 32, I^{er} s.
av. J.-C., traduction sous la direction de M. Nisard, 1864.

1. La bonne entente.
2. Employer un langage ferme pour convaincre un auditoire.
3. Dresser, dompter.
4. Magistrature suprême sous la République romaine, réservée aux patriciens.

**Texte 2 La Bruyère, « De la société et de la conversation », 1688,
p.235**

La Bruyère entend instruire ses contemporains par une série de réflexions inspirées par les comportements qu'il observe dans les milieux mondains. Le succès est immédiat et tient surtout à ses portraits, qui fonctionnent comme des devinettes que les lecteurs cherchent à élucider.

Arrias a tout lu, a tout vu, il veut
le persuader ainsi ; c'est un homme
universel, et il se donne pour tel : il
aime mieux mentir que de se taire
5 ou de paraître ignorer quelque chose.
On parle à table d'un grand d'une
cour du Nord : il prend la parole,
et l'ôte à ceux qui allaient dire ce
qu'ils savent ; il s'oriente dans cette
10 région lointaine comme s'il en était
originaire ; il discourt des mœurs de
cette cour, des femmes du pays, de
ses lois et de ses coutumes ; il récite
des historiettes qui y sont arrivées ;
15 il les trouve plaisantes, et il en rit le
premier jusqu'à éclater. Quelqu'un
se hasarde de le contredire, et lui
prouve nettement qu'il dit des choses

qui ne sont pas vraies. Arrias ne se
20 trouble point, prend feu au contraire
contre l'interrupteur : « Je n'avance
rien, lui dit-il, je ne raconte rien que
je ne sache original : je l'ai pris de Sethon, ambassadeur de France dans cette
cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connais familièrement, que
25 j'ai fort interrogé, et qui ne m'a caché aucune circonstance. » Il reprenait le fil
de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avait commencée, lorsque l'un
des conviés lui dit : « C'est Sethon à qui vous parlez, lui-même, et qui arrive
fraîchement de son ambassade. »

Jean de la Bruyère, « De la société et de la conversation », *Caractères*, 1688.

Texte 3 Perrault, « Cendrillon », 1697, p.236

Le conte de l'enfant maltraité présente une multitude de versions ; Charles Perrault la fixe par écrit dans un recueil dédié à Mademoiselle, la fille de Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV.

Il était une fois un Gentilhomme qui épousa en secondes noces une femme, la plus hautaine et la plus fière qu'on eût jamais vue. Elle avait deux filles de son humeur¹, et qui lui ressemblaient en toutes choses. Le Mari avait de son côté une jeune fille, mais d'une douceur et d'une bonté sans exemple ; elle tenait cela de sa Mère, qui était la meilleure personne du monde. Les noces ne furent pas plus tôt faites, que la Belle-mère fit éclater sa mauvaise humeur ; elle ne put souffrir les bonnes qualités de cette jeune enfant, qui rendaient ses filles encore plus haïssables. Elle la chargea des plus viles occupations de la Maison : c'était elle qui nettoyait la vaisselle et les montées², qui frottait la chambre de Madame, et celles de Mesdemoiselles ses filles ; elle couchait tout au haut de la maison, dans un grenier, sur une méchante pailleasse, pendant que ses soeurs étaient dans des chambres parquetées, où elles avaient des lits des plus à la mode, et des miroirs où elles se voyaient depuis les pieds jusqu'à la tête. La pauvre fille souffrait tout avec patience, et n'osait s'en plaindre à son père qui l'aurait grondée, parce que sa femme le gouvernait entièrement.

Lorsqu'elle avait fait son ouvrage, elle s'allait mettre au coin de la cheminée, et s'asseoir dans les cendres, ce qui faisait qu'on l'appelait communément dans le logis Culcendron. La cadette, qui n'était pas si malhonnête³ que son aînée, l'appelait Cendrillon ; cependant Cendrillon, avec ses méchants habits, ne laissait pas⁴ d'être cent fois plus belle que ses soeurs, quoique vêtues très magnifiquement.

Il arriva que le Fils du Roi donna un bal, et qu'il en pria toutes les personnes de qualité : nos deux Demoiselles en furent aussi priées, car elles faisaient grande figure⁵ dans le Pays. Les voilà bien aises et bien occupées à choisir les habits et les coiffures qui leur siéraient le mieux ; nouvelle peine pour Cendrillon, car c'était elle qui repassait le linge de ses sœurs et qui godronnait⁶ leurs manchettes. On ne parlait que de la manière dont on s'habillerait. Moi, dit l'aînée, je mettrai mon habit de velours rouge et ma garniture d'Angleterre⁷. Moi, dit la cadette, je n'aurai que ma jupe ordinaire ; mais en récompense, je mettrai mon manteau à fleurs d'or et ma barrière de diamants, qui n'est pas des plus indifférentes.

On envoya quérir la bonne coiffeuse, pour dresser les cornettes à deux rangs⁸, et on fit acheter des mouches⁹ de la bonne Faiseuse : elles appelèrent Cendrillon pour lui demander son avis, car elle avait le goût bon. Cendrillon les conseilla le mieux du monde, et s'offrit même à les coiffer ; ce qu'elles voulurent bien. En les coiffant, elles lui disaient : Cendrillon, serais-tu bien aise d'aller au Bal ? Hélas, Mesdemoiselles, vous vous moquez de moi, ce n'est pas là ce qu'il me faut. Tu as raison, on rirait bien si on voyait un Culcendron aller au Bal. Une autre que Cendrillon les aurait coiffées de travers ; mais elle était bonne, et elle les coiffa parfaitement bien. Elles furent transportées de joie. On rompit plus de douze lacets à force de les serrer pour leur rendre la taille plus menue, et elles étaient toujours devant leur miroir.

Enfin l'heureux jour arriva, on partit, et Cendrillon les suivit des yeux le plus longtemps qu'elle put ; lorsqu'elle ne les vit plus, elle se mit à pleurer. Sa Marraine qui la vit toute en pleurs, lui demanda ce qu'elle avait. Je voudrais bien... je voudrais bien... Elle pleurait si fort qu'elle ne put achever. Sa Marraine, qui était Fée, lui dit : Tu voudrais bien aller au Bal, n'est-ce pas ? Hélas oui, dit

Cendrillon

en soupirant. Hé bien, seras-tu bonne fille ? dit sa Marraine, je t'y ferai aller. Elle la mena dans sa chambre, et lui dit : Va dans le jardin et apporte-moi une citrouille.

Charles Perrault, « Cendrillon », *Histoires ou contes du temps passé*, 1697.

1. Caractère.
2. Escaliers.
3. Méchante.
4. Ne manquait pas.
5. Étaient des personnalités en vue.
6. Repasser en marquant les plis.
7. Dentelle au point d'Angleterre, très renommée.
8. Coiffure de femme nouée sur le devant de la tête.
9. À l'origine petite pièce de tissu que l'on fixait sur le visage pour imiter un grain de beauté.

Texte 4 Voltaire, « Petite digression », 1766, p.238

Cette courte histoire évoque l'hôpital des Quinze-Vingts, fondé à Paris par saint Louis pour accueillir des aveugles. Ses 300 pensionnaires (15 x 20) vivaient de la charité publique

Dans les commencements de la fondation des Quinze-Vingts, on sait qu'ils [les aveugles] étaient tous égaux, et que leurs petites affaires se décidaient à la pluralité des voix¹. Ils distinguaient parfaitement au toucher la monnaie de cuivre de celle d'argent ; aucun d'eux ne prit jamais du vin de Brie pour du vin de Bourgogne.

5 Leur odorat était plus fin que celui de leurs voisins qui avaient deux yeux. Ils raisonnèrent parfaitement sur les quatre sens, c'est-à-dire qu'ils en connurent tout ce qu'il est permis d'en savoir ; et ils vécurent paisibles et fortunés² autant que les Quinze-Vingts peuvent l'être. Malheureusement un de leurs professeurs prétendit avoir des notions claires sur le sens de la vue ; il se fit écouter, il intrigua,
10 il forma des enthousiastes : enfin on le reconnut pour le chef de la communauté. Il se mit à juger souverainement³ des couleurs, et tout fut perdu.

Ce premier dictateur des Quinze-Vingts se forma d'abord un petit conseil, avec lequel il se rendit le maître de toutes les aumônes⁴. Par ce moyen personne n'osa lui résister. Il décida que tous les habits des Quinze-Vingts étaient blancs :
15 les aveugles le crurent ; ils ne parlaient que de leurs beaux habits blancs, quoiqu'il n'y en eût pas un seul de cette couleur. Tout le monde se moqua d'eux, ils allèrent se plaindre au dictateur, qui les reçut fort mal ; il les traita de novateurs, d'esprits forts, de rebelles, qui se laissaient séduire par les opinions erronées de ceux qui avaient des yeux, et qui osaient douter de l'infailibilité de leur maître.
20 Cette querelle forma deux partis. Le dictateur, pour les apaiser, rendit un arrêt

par lequel tous leurs habits étaient rouges. Il n'y avait pas un habit rouge aux
Quinze-Vingts. On se moqua d'eux plus que jamais. Nouvelles plaintes de la
part de la communauté. Le dictateur entra en fureur, les autres aveugles aussi :
on se battit longtemps, et la concorde⁵ ne fut rétablie que lorsqu'il fut permis à
25 tous les Quinze-Vingts de suspendre leur jugement sur la couleur de leurs habits.
Un sourd, en lisant cette petite histoire, avoua que les aveugles avaient eu
tort de juger des couleurs ; mais, il resta ferme dans l'opinion qu'il n'appartient
qu'aux sourds de juger de la musique.

Voltaire, « Petite digression », 1766.

1. À la majorité.
2. Heureux.
3. Sans accepter de contestation.
4. Don fait aux pauvres.
5. Paix.

Texte écho Schopenhauer, « Aphorismes sur la sagesse dans la vie », 1851, p.239

Dans un recueil de maximes consacré à la question du bonheur, l'auteur philosophe fait appel à un apologue pour illustrer un fait de société.

Par une froide journée d'hiver, un troupeau de porcs-épics s'était mis en groupe serré pour se garantir mutuellement contre la gelée par leur propre chaleur. Mais tout aussitôt ils ressentirent les atteintes de leurs piquants, ce qui les fit s'éloigner les uns des autres. Quand le besoin de se chauffer les eut rapprochés

5 de nouveau, le même inconvénient se renouvela, de façon qu'ils étaient ballottés de çà et de là entre les deux souffrances, jusqu'à ce qu'ils eussent fini par trouver une distance moyenne qui leur rendit la situation supportable. Ainsi, le besoin de société, né du vide et de la monotonie de leur propre intérieur, pousse les hommes les uns vers les autres ; mais leurs nombreuses qualités repoussantes

10 et leurs insupportables défauts les dispersent de nouveau. La distance moyenne qu'ils finissent par découvrir et à laquelle la vie en commun devient possible, c'est la *politesse* et les belles manières. En Angleterre, on crie à celui qui ne se tient pas à distance : *Keep your distance !* – Par ce moyen, le besoin de chauffage mutuel n'est, à la vérité, satisfait qu'à moitié, mais en revanche on ne ressent

15 pas la blessure des piquants. – Celui-là cependant qui possède beaucoup de calorique¹ propre préfère rester en dehors de la société pour n'éprouver ni ne causer de peine.

Arthur Schopenhauer, *Parerga und Paralipomena*, t. II, chap. 31, « Aphorismes sur la sagesse dans la vie », trad. J.-P. Jackson, © Éditions Coda, 2012.

1. Ici, source de chaleur interne.